

Compte-rendu du séjour sur les sentiers Cathares

16 au 18 septembre 2016

A l'issue du séjour cathare, une seule interrogation taraudait les pensées des rescapés, c'est-à-dire de tous :

« A-t-il du bol, comme aurait dit François, ou est-il doué d'une intelligence instinctive qui lui fait renverser tous les obstacles ? » Les plus mystiques allant jusqu'à se demander « s'il n'avait pas passé un pacte avec l'un des dualistes ? »

Il faut avouer qu'il y a de quoi s'interroger :

Dix jours avant le départ la météo pronostiquait des orages le vendredi, de la pluie le samedi et le dimanche. Finalement une petite tramontane a chassé les nuages permettant l'exécution de toutes les activités en plein air. L'hébergement de son côté répondait à nos exigences de petit prix, opérationnel et convivial, grâce à un accueil très souriant et des repas agréables. Quant au programme il est allé crescendo permettant au corps d'exulter et à l'esprit de se nourrir. Inutile de dire qu'une telle accumulation de réussite ne peut que susciter le doute. Même si Pierre a beaucoup travaillé la question, si son charme légendaire a influencé ses interlocutrices, si son expérience d'homme d'âge mûr a pesé dans la balance, sans un sacré coup de main de la Fortune il n'aurait pu obtenir un tel résultat. Coup de main de la Fortune certes mais de Jacques aussi, imbattable pour tracer un circuit et surtout pour le suivre.

Rien à relever de remarquable au moment du départ, sinon l'incurie comptable de votre serviteur, incapable de compter jusqu'à 23 ce qui conduisit à quelques mouvements de panique pour remplir les véhicules. Finalement, à l'heure dite tout le monde s'est retrouvé à Cucugnan pour visionner deux petits films précédés de la même longue bande annonce publicitaire. Certains en profitèrent pour récupérer du voyage, les autres, en tout cas les incultes, glanèrent quelques connaissances sur les châteaux de l'endroit et le curé du village.

L'hôtesse qui nous accueillit le soir au relais d'Agylar avait le physique et la gentillesse de la voix du téléphone, ce qui émoustilla le préposé à l'organisation. Elle accepta, avec beaucoup d'amabilité de séparer certains couples et d'en déplacer d'autres. Par contre elle ne possédait aucun pouvoir sur le vent qui en dérangea plusieurs dans leur sommeil.

Le lendemain matin, grâce à une organisation quasi militaire, les 22... non les 23, se retrouvèrent une deuxième fois sur le parking de Cucugnan avant de s'élancer sus au château de Quéribus. Jacques, dans sa saine philosophie, avait prévu d'attaquer par le sentier le plus raide et le plus authentique pour redescendre par la voie moderne et moins pentue, au prétexte que les jambes souffrent moins à la montée qu'à la descente. N'empêche, le dénivelé était important et les cœurs se mirent à battre à un rythme élevé. Tant bien que mal et avec beaucoup de patience notre troupe finit par arriver au pied des remparts. Ne restait plus qu'à escalader les nombreuses marches de la visite. Entre vertige et fatigue il fut à déplorer quelques abandons avant le point culminant.

Restait à s'élancer dans la descente et passer la porte d'enceinte où nous attendait un vent capable de décoiffer un garde Suisse. Se glissa alors un événement qui aurait pu gâcher la journée : Hervé et Jean-Pierre, faillirent devenir chèvre. Bien sûr, qu'elles étaient jolies les sept petites chèvres, sans doute d'un Monsieur Seguin. Qu'elles étaient jolies avec leur robe et leur agilité qui les faisaient

ressembler à des isards. Qu'elles étaient belles et un peu effrayantes quand elles se risquaient sur les murs de ronde avant de sauter, toujours du bon côté, sur les escaliers. Qu'elles étaient jolies avec leurs pendeloques inutiles. Elles n'étaient pas sauvages pour un sous, se laissant caresser avec plaisir. Des amours de petites chèvres... Oui, mais l'amour ne dure qu'un temps ! Les êtres humains, en général et notre petite troupe en particulier, ne supportent pas l'amour trop collant. Aussi quand les sept caprinés se mirent en tête de nous escorter dans la descente, le plaisir du début se transforma rapidement en désagréable accompagnement : jusqu'où comptaient-elles nous suivre ? N'écoulant que leurs compétences, Hervé qui avait fait des études agricoles et Jean-Pierre qui n'en avait pas fait, tentèrent successivement de se sacrifier pour dissuader nos récentes compagnes de leur funeste projet. Rien n'y fit ! Il fallut accepter leur escorte jusqu'à Cucugnan où heureusement un jeune chevrier, mis au courant par on ne sait qui, vint les récupérer. Nous étions, enfin, de nouveau entre-nous.

Sans presque nous laisser le temps de récupérer de nos efforts et de nos émotions, notre timonier nous entraîna, avec un peu d'avance, vers le moulin de Cucugnan. Nous y reçut, un peu plus tard, un jeune ariègeois passionné et passionnant. En tenue professionnelle le meunier nous détailla la complexe mécanique, quasiment toute en bois, qui, à partir du grain et avec l'aide du vent, produit de la farine. Magnifique entrelacs de pièces d'arbres aux espèces spécifiquement adaptées aux multiples fonctions. Mélange de puissance et d'ingéniosité couronné par une touche poétique quand il fut question de la tête de cheval de bois dont le galop rythme l'écoulement du grain. Manifestement le travail de meunier demande en plus d'un savoir et savoir faire évolués, un sens de l'écoute et de l'intuition. Tout un art ! Petite déception : les moulins à eau sont supérieurs à ceux à vent pour la simple raison que le cours d'une rivière est plus constant que le souffle d'Eole. De là à penser que certains estiment qu'il n'y a jamais assez de vent est une opinion que nos caquettes et chapeaux ne partagent pas.

Ne restait plus qu'à regagner nos pénates provisoires, un magnifique pain authentique (mon cher pain) sous le bras, pain issu d'une farine moulue par un petit moulin électrique, concurrent déloyal du moulin à ailes.

Le repas et la soirée furent brefs, tellement la pression de l'organisateur pour un départ le lendemain aux aurores (pour des retraités) et peut être aussi la fatigue de la journée, pesèrent sur nos consciences.

Malgré des yeux rougis par le manque de sommeil (guère plus de 9 heures), tous les crbistes étaient sur le pont (des voitures) à l'heure prévue par le sadique organisateur pour attaquer la longue dernière journée d'aventures. Un peu plus tard Cucugnan salua notre passage, puis la citadelle du vertige de Peypertuse nous regarda de haut. Tellement de haut que deux participantes du groupe déclinèrent la montée pédestre pour utiliser le confort automobile. Arrivés à la guérite qui contrôle les tickets (pour nous ce sera gratuit grâce aux journées du patrimoine) les avis sont partagés : Pour les uns c'était moins dur que la montée à Quéribus, pour les autres c'était beaucoup plus dur, il en avait même qui prétendaient que c'était pareil, ce qui prouve, s'il en était besoin, que c'était très rude. Quant à la visite elle fut immense et tortueuse. La descente ressembla à celle de la veille, sans escorte. Le hasard de l'organisation fit, qu'arrivés à quelques encablures des véhicules, sonnait l'heure du déjeuner. Madeleine en profita pour chuter avec le sourire et sans nous couper l'appétit.

En guise de sieste, Jean-Pierre, celui qui n'avait pas fait d'études dans la filière agricole, proposa un petit exposé sur l'histoire des Cathares. Sans hésiter, tous se précipitèrent à son écoute. Ma foi, ce fut un moment fort intéressant qui capta une studieuse attention. Heureusement qu'aucun observateur ne traînait dans le coin à cet instant, il aurait eu l'impression d'assister à un rassemblement de secte pendant le prêche du gourou.

Mais la journée n'était pas finie, ce que n'ignorait pas notre capitaine de week-end, qui n'arrêtait pas de nous inciter à hâter le pas. D'ailleurs, depuis le premier jour, il avait revêtu une tenue entièrement jaune qui le faisait ressembler à un canari mais qui était bien pratique pour le repérer.

Vite en voitures, pour prendre la route du retour, via l'étape de Puylaurens en passant par les gorges de Galamus, magnifique défilé où deux voitures peuvent rarement se croiser le long d'un Agly qui s'est profondément enfoncé dans la roche, sans doute calcaire, pour créer un décor époustouflant (Les pseudos géographes qui se sont moqué de votre serviteur lorsqu'il a proposé « Agly » pour nom de la rivière, sont invités à se précipiter sur leur atlas) Mais impossible de s'arrêter sur une aire d'observation, pressés d'avancer que nous étions par le chef. Jean-Claude doit s'en souvenir, lui qui tentait de gérer les manœuvres de stationnement au grand dam de son collègue de chambre...

Contrairement aux précédents châteaux, celui de Puymorens est approché au plus près en voitures. N'empêche la visite du site demandera encore beaucoup d'efforts pour escalader toutes les marches de pierre derrière la guide bénévole qu'il faut rémunérer. Une grande dame enveloppée dans une chevelure grise qui lui descend au dessous des genoux. L'ambiance est créée, ce n'est pas une Parfaite mais presque. En tout cas elle en connaît un rayon et bouche d'entrée le bec aux éventuels ricaneurs en narrant l'histoire des croisades cathares avec beaucoup de précisions et beaucoup de connaissances. Certains y retrouvent les éléments développés un peu plus tôt par Jean-Pierre au moment de la sieste. Sa neutralité d'historienne pourrait être mise en défaut si elle ne s'appuyait en permanence sur des faits, mais il est difficile de ne pas comprendre que les catholiques de l'époque et sans doute leurs héritiers ne sont pas ses idoles. En tout cas, malgré l'inconfort de la situation, dans le virage d'un escalier de pierres, l'auditoire est conquis et plane le silence. S'il n'était à retenir qu'un thème de son discours pendant la suite de la visite, c'est sa réponse à la question (que personne n'a eu le temps de lui poser) : « Pourquoi les armées ennemies qui passaient dans la vallée prenaient la peine de monter jusqu'à ces nids d'aigles tenus par une quarantaine de soldats et cherchaient à les déloger alors qu'elles auraient pu continuer leur route tranquillement ? » La réponse est triple : « Pour une question d'honneur d'abord, on ne passe pas à côté d'un ennemi sans le défier », pour deux raisons militaires ensuite « Chaque châteaux communiquait par fumée à ses alliés la position de l'ennemi et les quelques soldats de la garnison n'hésitaient pas à attaquer l'arrière garde où avançait l'intendance ». Bien d'autres informations sorties de la bouche de cette Bonnefemme seraient à rapporter mais la place manque et le lecteur sature.

Sachez, pour conclure, que l'ambiance du séjour est en permanence restée au beau fixe, souvent ponctuée de séances de rire, grâce à une parfaite organisation de Pierre, bien secondé par Jacques, agrémentée de prestataires intermittents (Jean-Pierre par exemple) et surtout à l'état d'esprit d'un groupe, pourtant privé d'un couple remarquable qui avait dû déclarer forfait au dernier moment.

Jean